UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ESSAI

SUR LA

CONVERSION DE SAINT PAUL.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 10 Août 1864, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

AUGUSTE DIDE.

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1864

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

REUSS ✻, Président de la soutenance.

MM. REUSS ✻,
BRUCH,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

La conversion de saint Paul est un des événements les plus considérables de l'histoire. Le jour où le persécuteur des chrétiens devint l'apôtre des Gentils, une ère nouvelle s'ouvrit pour le christianisme. Les étroites limites dans lesquelles les apôtres judaïsants voulaient enfermer la pensée chrétienne, furent écartées, et le monde fut invité à prendre part à la bonne nouvelle. L'intelligence et la conscience de saint Paul produisirent cette révolution, son activité et son dévouement en assurèrent le triomphe. Aussi quelques auteurs contemporains n'ont-ils pas hésité à dire que saint Paul est le vrai fondateur de la religion chrétienne[1], et à proclamer que sans lui le christianisme se fût éteint insensiblement ou serait demeuré une secte stérile et obscure[2]. Sans nous arrêter à démontrer ici que de pareilles assertions méconnaissent la portée de l'enseignement du Christ et ne tiennent pas compte du fait

[1] Auguste Comte, *Calendrier positiviste.* — Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, t. II, p. 263.

[2] Noack, *Ursprung des Christenthums*, t. II, p. 320. — Schwegler, *Das nachapostolische Zeitalter*, p. 147.

de la prédication d'Étienne[1], constatons qu'elles ajoutent encore à l'intérêt de la question que nous voulons étudier : Comment fut converti cet homme que la reconnaissance de l'Église a mis au premier rang des saints, et que l'admiration de la critique a placé parmi les génies les plus vigoureux de l'humanité ?

I.

Il fut converti par un miracle, disent les Actes des apôtres, et voici quel fut ce miracle : un jour Saul, qui déjà avait figuré parmi les meurtriers d'Étienne[2] et s'était fait remarquer par ses violences contre les chrétiens[3], « s'adressa au souverain sacrificateur et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il trouvait quelques gens de la secte, hommes et femmes, il les conduisît enchaînés à Jérusalem. Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière du ciel brilla autour de lui. Étant tombé à terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il dit : « Qui es-tu, Seigneur ? » Et lui : « Je suis Jésus, que tu persécutes ; mais lève-toi et va dans la ville, il t'y sera dit ce que tu dois faire. » Or ses compagnons de route étaient là stupéfaits, entendant bien la voix, mais ne voyant personne. Cependant Saul se leva de terre, mais, les yeux ouverts, il ne voyait rien, et ce

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*. Strasb. 1852, t. I, p. 173 et suiv.; t. II, p. 4. Comp. Colani, *Nouvelle revue de théologie*, 1er vol., p. 176.

[2] Actes VII, 58.

[3] Actes VIII, 3.

fut en le conduisant par la main qu'on le fit entrer à Damas. Là il resta trois jours, ne voyant point et ne buvant ni ne mangeant. Il y avait alors à Damas un disciple nommé Ananias, à qui le Seigneur dit dans une vision : « Ananias ! » Et il répondit : « Me voici, Seigneur. » Mais le Seigneur lui dit : « Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle *droite* et cherche, dans la maison de Judas, un nommé Saul, de Tarse ; car voici, il est en prière, et il a vu en vision un homme nommé Ananias, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. » Ananias répliqua : « Seigneur, bien des gens m'ont dit combien cet homme a fait de maux à tes saints dans Jérusalem, et il est ici avec une autorisation des grands prêtres pour charger de chaînes tous ceux qui invoquent ton nom. » Mais le Seigneur lui dit : « Va, car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les Gentils et devant les rois, et devant les fils d'Israël. Et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » Alors Ananias s'en alla et entra dans la maison, et lui ayant imposé les mains, il dit : « Saul, mon frère, c'est le Seigneur qui m'a envoyé — Jésus, qui t'est apparu sur la route par laquelle tu venais — afin que tu recouvres la vue et sois rempli d'esprit saint. » Et aussitôt tombèrent de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue ; et, se levant, il fut baptisé, et ayant pris de la nourriture, il se fortifia.

Saul demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et immédiatement dans les synagogues il annonça Jésus comme le Fils de Dieu[1]. »

[1] Actes des apôtres, IX, 2-21.

On le voit, l'auteur des Actes des apôtres regarde comme surnaturel et fatal ce qui s'est passé sur le chemin de Damas. Pour lui, Saul, dans cette circonstance, n'a été que le plus passif des instruments. Rien dans le récit des Actes ne laisse deviner ou ne permet d'entrevoir que les aspirations de l'âme, les inquiétudes de l'esprit, les tourments de la conscience aient été pour quelque chose dans l'événement qui transforma l'existence de Saul. Quelques moments avant sa conversion, dit le narrateur, « il respirait encore la menace et le meurtre.» Un peu plus loin, l'auteur place dans la bouche du Sauveur ces paroles significatives : « Cet homme est pour moi un vase d'élection... » L'intention très-accusée du récit est de montrer la volonté de Dieu anéantissant la volonté de l'homme et transformant celui-ci, bon gré, mal gré[1]. C'est là une idée dogmatique chère à l'historien ; nous la trouvons exprimée de nouveau dans le chap. X, à l'occasion du ravissement de saint Pierre[2]. C'est bien ainsi, du reste, qu'on a généralement compris la conversion de saint Paul. « Dans les conversions ordinaires, dit Dom Calvet, la grâce ébauche son ouvrage premièrement par la crainte, puis par un amour consommé, et enfin elle l'achève par une charité parfaite. Dieu donne d'abord des grâces excitantes qui éclairent, qui ébranlent, qui ammollissent le cœur. Tout cela se fait par degrés.

[1] Voir Actes IX, 13, 14, 15, 16 et 17.

[2] Dans le troisième récit de la conversion (Actes XXVI, 15-19) on voit apparaître une autre tendance : de même que le Seigneur a donné directement à Pierre (Actes X, 11-17) l'ordre de n'appeler aucun homme souillé ou impur, de même il donne directement à Paul l'ordre d'aller vers les Gentils.

Mais ici elle triomphe tout d'un coup du cœur de saint Paul; elle répand dans son esprit une lumière toute divine et dans son âme un attrait puissant, qui le change en un autre homme. C'est là le plus grand miracle de la grâce, et le plus sensible effet de sa puissance que l'Écriture fournisse. C'est le chef-d'œuvre de l'art du souverain médecin, dit saint Augustin[1]. Bossuet n'est pas moins formel: « Jésus-Christ qui voulait convertir les Gentils parle d'en haut à saint Paul qui en devait être le docteur; et, par un miracle inouï jusqu'alors, en un instant, de persécuteur il le fait non-seulement défenseur mais encore zélé prédicateur de la foi: il lui découvre le secret profond de la vocation des Gentils par la réprobation des juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Évangile[2]. »

Calvin, de son côté, n'a pas compris autrement la pensée de saint Luc: « Saint Luc, dit-il, récite une « histoire excellente et digne de mémoire de la conver- « sion de sainct Paul : asçavoir, que lorsqu'il estoit en- « ragé comme une beste sauvage et farouche, non- « seulement le Seigneur l'a assujetti sous son obéis- « sance, mais aussi l'a rendu tout autre qu'il n'estoit « auparavant... Voicy à la vérité une singulière misé- « ricorde et bonté de Dieu, que Saul est ramené à la « voye de salut contre sa délibération: luy qui d'une

[1] *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par Calmet. — *Comm. sur les Actes des apôtres*, 154. Paris 1715, émarg. in-4°.

[2] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 226, 227, édit. F. Didot, 1845. Comp. *Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes au clergé de son diocèse contre un ouvraye intitulé:* Vie de Jésus, p. 18.

« ferveur si bouillante se précipitoit en sa ruine. Quant « à ce que le Seigneur permet qu'il prene des lettres, « et qu'il approche de la ville de Damas, nous voyons « par cela comment il cognoist bien les saisons et « poincts, quand il est temps de faire quelque chose. « Il pouvoit venir au-devant de meilleure heure, s'il luy « eust semblé bon, pour délivrer les fidèles de crainte « et anxiété ; mais il donne beaucoup mieux à cognoistre « son bénéfice par cela, qu'il ne serre point la gueule « de ce loup affamé et enragé, sinon à l'entrée mesme « de la bergerie. Nous sçavons aussi que par l'advan- « cement, l'obstination des hommes croist merveilleu- « sement. Parquoy, la conversion de sainct Paul a esté « d'autant plus difficile, veu qu'en continuant sa rage, « il estoit desjà devenu plus obstiné [1]. »

Si le livre des Actes doit faire autorité sur le fait de la conversion qui nous occupe, il faut s'en tenir simplement à l'énoncé d'un phénomène magique. Cela est si vrai que toutes les tentatives auxquelles on s'est livré, pour expliquer d'une façon moins arbitraire le changement qui s'accomplit chez le disciple de Gamaliel, impliquent, ou bien la négation de la crédibilité du récit des Actes, ou bien une complète opposition aux idées de l'écrivain apostolique. Mais cette opposition est quelquefois inconsciente, et une certaine école de théologie s'y laisse aller sans le vouloir et sans le croire. Elle a pour chef Neander. Adolphe Monod, dans ses discours sur saint Paul, a dit quelle était sa philosophie et nous allons voir un exemple de sa méthode.

[1] Calvin, *Commentaires sur le Nouveau Testament*, t. II, p. 608 et 609. Paris, Meyrueis, 1854. — Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 23, 24, reproduit simplement le récit de Luc.

II.

« Toute controversion est une alliance : la grâce de Dieu requiert du cœur qu'elle veut renouveler quelque chose sinon qui l'appelle, du moins qui la recueille, ne fût-ce qu'un vide pour la recevoir. Il y a toujours cette différence entre la création matérielle et la création spirituelle, que l'homme a pour la seconde une portée quelconque d'action, dirai-je ? ou de consentement; et un Père de l'Église a eu raison de dire : Ce Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous[1]. » Balaam, par exemple, est arrêté, dompté par un prodige plus merveilleux que la vision de Damas ; et pourtant « il retient ce cœur irrégénéré qu'il avait avant d'avoir vu sa folie réprimée par une ânesse muette parlant d'une voix humaine[2] ! » Pourquoi ? Parce que Balaam est un ami de l'argent, un homme « qui n'est occupé qu'à endormir sa conscience, pour qu'elle le laissa se livrer à sa soif de l'or. » Un Caïphe, un prêtre hypocrite « n'aurait pu être changé par un miracle en prédicateur de l'Évangile[3]. » Mais Saul était tout différent : c'était un cœur droit. « Saul, tout Saul qu'il est, cherche Dieu à sa manière[4], sa conversion a été préparée « par une crise intérieure

[1] Ad. Monod, *Saint Paul*, cinq discours, p. 106. Paris 1851, chez Marc Ducloux. Comp. De Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, t. I, p. 437.

[2] Nombr. XXII ; 2 Pierre II, 16.

[3] *Histoire de l'établissement et de la direction de l'Église chrétienne par les apôtres*, trad. de l'allemand du Dr Neander par F. Fontanès, p. 76. Paris 1836.

[4] Ad. Monod, *Saint Paul*, p. 109.

longue et douloureuse[1]. » Il y a plus: toute son existence est une préparation du miracle du chemin de Damas. « Quand Dieu veut former un puissant instrument pour l'accomplissement de ses dessins, il le prépare de longue main; tout concourt à son éducation, et il n'y a pas jusqu'à l'expérience du mal ou de l'erreur qui ne serve plus tard à rendre le témoignage de ses serviteurs plus compétent en le rendant mieux informé[2].» Paul, dès sa naissance, est tout spécialement consacré au service de Dieu. Ses parents l'envoient de bonne heure à Jérusalem pour le former à l'interprétation savante de l'Écriture et de la tradition. Son esprit était tourné par nature vers ce genre d'études. Du reste il avait déjà pu recevoir un certain développement intellectuel à Tarse, sa ville natale, ville lettrée au dire de Strabon, ville frivole et dépravée s'il faut en croire Philostrate. Cette culture littéraire lui permit de connaître et de citer avec aisance les poëtes grecs, Cléanthe, Ménandre, Eperménide; cette corruption de mœurs lui fit prendre en dégoût profond la civilisation païenne et le rendit plus attaché à la religion de ses pères. Il eut, à Jérusalem, la bonne fortune d'avoir pour maître le doux Gamaliel, rabbin célèbre, homme lettré et familiarisé avec les auteurs grecs. La connaissance que Paul acquit ainsi de la langue grecque « ne resta pas sans influence pour le préparer à être le docteur des Hellénistes[3]. »

Son éducation pharisaïque ne contribua pas moins à sa conversion. « Rien ne le rendait plus propre à ren-

[1] Ed. de Pressensé, *Hist. etc.*, p. 437.
[2] Ed. de Pressensé, *Hist.*, t. I, p. 427, 428.
[3] Neander, *Hist. etc.*, p. 68.

verser le légalisme judaïque que d'en être tout d'abord la victime[1]. » On sait en effet que dans la doctrine pharisienne les hommes étaient placés en face de Dieu comme des sujets vis-à-vis d'un roi. Le but de la vie était l'accomplissement ponctuel de la loi[2], but difficile à atteindre et auquel on ne pouvait arriver que par le plus pénible des chemins. Il fallait observer scrupuleusement les dispositions rituelles et ascétiques les plus minutieuses. La plus petite transgression de la loi, une faiblesse, une négligence, une seule vous privait de la félicité et vous rendait passible de malédiction et de condamnation. Dans ce système les lacunes ne pouvaient être comblées ni les égarements réparés[3]. Paul avait pris au sérieux toutes les ordonnances du mosaïsme. Il s'appliquait avec une fidélité scrupuleuse à les mettre en pratique. Il s'efforçait de surpasser tous les jeunes gens de son âge dans la piété légale enseignée par le pharisaïsme. La loi était pour lui la volonté de Dieu: obéir à Dieu, voilà quel était son désir, son ambition, sa préoccupation exclusive. Il se disait parfois : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont décrites dans le livre de la loi pour les pratiquer[4]. » Il luttait alors contre ses instincts, contre ses penchants. Hélas ! il ne faisait pas le bien qu'il voulait faire et faisait le mal qu'il ne voulait pas[5]. Quel drame psychologique dut s'accomplir dans cette conscience ! Certainement, à ces moments-là, il

[1] Ed. de Pressensé, *Hist.*, p. 428.
[2] Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au siècle apost.*, p. 49.
[3] Reuss, *Hist. de la théol. chrét.*, p. 73.
[4] Gal. III, 10.
[5] Rom. VII.

fit comme Pharisien « des expériences semblables à celles de Luther dans son couvent, à Erfurt[1]. » Ses violences même contre les chrétiens témoignent de ses inquiétudes, de ses combats, de ses angoisses. « Au fond, il est plus troublé qu'il ne veut le paraître ; un doute secret le dévore et il essaie de s'en débarrasser en persécutant ces chrétiens qui l'ont fait naître en lui[2]. » Sa colère n'est qu'un remords qui cherche à se faire illusion, une incertitude qui se déguise. Dieu peut paraître maintenant : Paul est préparé à l'entendre et à lui obéir. C'est ici que le récit des actes est en situation[3].

Cette théorie et cette explication sont-elles acceptables ? Il suffit, pour le moment, de remarquer qu'elles n'ont pas le droit de se produire ici[4]. Non-seulement le livre des Actes est étranger à une pareille explication, mais encore il la repousse. L'alternative est donc celle-ci : accepter l'autorité du livre des Actes et alors déclarer qu'il y a contradiction entre la conception de Luc et les données de l'histoire et de la psychologie ; ou bien avouer que le livre des Actes n'a pas, sur la question particulière que nous envisageons, une autorité absolue. Mais proclamer qu'on tient les Actes pour un livre inspiré, faire parade et argument de son res-

[1] Neander, *Hist.*, p. 70. Comp. Ad. Monod, *Saint Paul*, p. 103; Pressensé, p. 428.

[2] Pressensé, *Hist.*, p. 436.

[3] *Ibid.*, p. 437. — Cette manière d'envisager et d'expliquer la conversion de saint Paul a été présentée avec beaucoup de sagacité et de science par M. le professeur Oltramare.

[4] On peut se demander pourtant s'il est vraisemblable qu'un homme témoin d'un prodige semblable à celui de l'ânesse de Balaam « retienne ce cœur irrégénéré qu'il avait avant d'avoir vu ? »

pect pour la lettre et l'esprit de ce livre, et traiter ensuite en simple récit de chroniqueur une narration dont la portée est dogmatique et dont l'intention est formelle, voilà certes un étrange écart de logique, une singulière aberration de jugement[1]!

Quoi qu'il en soit, ceux qui acceptent le point de vue de Luc et ceux qui le repoussent sans le savoir, admettent comme historiquement vrais les faits racontés dans le récit ou plutôt dans les récits des Actes. Ceci nous amène à les examiner.

III.

Ces récits sont au nombre de trois. Nous avons transcrit le premier. Le second et le troisième renferment un certain nombre de particularités qu'il est utile de ne point passer sous silence[2].

D'après le second récit, les compagnons de Paul, qui, au chap. IX, étaient représentés comme entendant la voix, ne l'ont pas entendue. « Or ceux qui étaient « avec moi virent bien la lumière, dit saint Paul, mais « ils n'entendirent pas la voix de celui qui me parlait[3].» Le chap. XXVI (v. 14) donne un nouveau détail sur cette voix: « J'entendis une voix qui me disait en hé« breu....» Dans ce chapitre, le Seigneur ne se con-

[1] Il semble que Neander l'a compris : « Il faut accorder que le changement opéré en Paul pouvait avoir été préparé par des impressions du genre de celles qu'on allègue (modération de Gamaliel, discours d'Étienne, mort de ce martyr, lutte intérieure); mais on ne peut tirer du récit la preuve que cette supposition soit nécessaire ou même vraisemblable » (*Hist.*, p. 73).

[2] Actes XXII, 3-22; XXVI, 12-20.

[3] Actes XXII, 9.

tente pas de dire quelques paroles : il indique à Paul pourquoi il lui est apparu ; il lui donne sa mission. D'après le premier récit, les compagnons de Paul ne voient personne ; d'après le second, ils voient la lumière ; d'où il faut conclure qu'il s'est passé un double miracle : celui-ci pour permettre à Paul de voir le Sauveur dans cette lumière ; celui-là pour enlever aux compagnons de Paul ce privilége, à moins toutefois qu'on n'admette — ce qui ressort des termes de la narration — que Paul lui-même n'a vu que la lumière[1].

Les tentatives auxquelles on s'est livré pour faire disparaître ces contradictions ne nous paraissent pas avoir été parfaitement heureuses. Neander prétend qu'il ne faut pas juger, dans cette matière, d'après les règles ordinaires. « Nous ne connaissons pas, dit-il, la « loi d'après laquelle ont lieu les communications du « monde des esprits aux hommes qui vivent dans le « monde sensible, et nous ne pouvons rien déterminer « à cet égard[2]. » Cette fin de non-recevoir est assez bizarre, en présence d'un récit qui contient précisément sur cette communication des détails fort précis. La voix que Paul a entendue est clairement distincte, puisque le fait dont il est ici question est un dialogue en langue connue entre Jésus et Saul. « Paul a réelle- « ment vu et entendu Jésus-Christ, dit à son tour M. de

[1] « Saint Chrysostome et saint Astère croient que Paul ne vit personne ; qu'il sentit seulement les effets de la présence du Sauveur de la même manière que Moïse ouït la voix de l'ange dans le buisson ardent, sans voir ni son visage ni aucune forme corporelle » (*Comm. sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par Dom Calmet, p. 152, 153).

[2] Neander, *Hist.*, p 74.

« Pressensé; mais le fait qu'il a été seul à le voir et à « l'entendre montre combien la disposition morale im- « porte pour la perception d'un tel miracle. Tout mi- « racle a une double face : une face extérieure qui ap- « tient à tout le monde, et un côté spirituel qui n'est « visible qu'à l'œil intérieur[1].» En vérité, — mais ici le côté spirituel et divin, c'est un discours de dix lignes prononcé en langue hébraïque : il serait plus logique de dire que la lumière qui rendit Paul aveugle rendit sourds ceux qui l'accompagnaient[2].

Au reste, les narrations de saint Luc n'ont pas seulement contre elles les contradictions qu'elles renferment, mais aussi les affirmations qu'elles impliquent. Voici une énumération des miracles qu'elles contiennent :

1° L'apparition d'une lumière surnaturelle[3];

2° L'audition d'une voix venant du ciel ;

3° Le fait que les compagnons de Paul ne distinguent pas le sens des paroles que Paul entend ;

4° La cécité de Paul;

5° Le jeûne absolu durant trois jours[4] ;

6° La vision d'Ananias;

7° La vision de Paul;

8° La guérison de Paul.

Ces miracles se sont accomplis après la résurrection

[1] Pressensé, p. 438-439.

[2] Calvin, *Comm. sur le Nouv. Test.*, t. II, p. 875.

[3] « Il n'est nullement raisonnable de supposer qu'une voix haute et articulée n'eût été entendue que de saint Paul, parce qu'il aurait fallu ôter dans le moment la faculté d'entendre à ses compagnons » (Beausobre, *Remarques hist., crit. et phil. sur le Nouv. Test.*, t. I, p. 211. La Haye 1742, in-4°).

[4] Calvin, *Comment.*, t. II, p. 613.

et l'ascension; depuis longtemps Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu : le ciel est son domaine; il en franchit les distances incommensurables pour venir parler à Paul ou à Ananias. Or, il faut le reconnaître, la critique moderne, quelle que soit d'ailleurs sa tendance, se sent embarrassée en présence de la multiplicité des miracles. Sans doute, les miracles renfermés dans le passage de Luc ne sauraient nous obliger à repousser l'historicité du fait qu'il raconte, mais ils peuvent nous conduire et ils ont amené plusieurs théologiens aux tentatives d'explication rationnelle que nous allons rapporter.

IV.

Strauss fait remarquer dans la vie de Jésus[1] que Neander, en admettant une action intérieure du Christ sur le moral de Paul, en rappelant les motifs qui purent par voie naturelle produire une révolution dans les sentiments de l'apôtre, rend entièrement superflue l'apparition externe, objective. De plus, d'après Eichhorn, toutes les circonstances du récit des Actes peuvent être ramenées à des faits naturels. Les critiques qui se rattachent à l'école de cet exégète rationaliste, indiquent tout d'abord les causes qui pouvaient agir sur la conscience et l'intelligence de Paul. Paul avait une nature généreuse, une noble intelligence; malgré lui, il avait dû se sentir attiré par les mœurs, par les idées des chrétiens. Leur courage, leur magnanimité avaient dû toucher son âme. Or c'étaient des chrétiens qu'il avait persécutés; de là des regrets, des remords.

[1] T. II, p. 676, 677. Paris 1853.

Neander et ses disciples n'ont fait que reprendre et compléter cette analyse psychologique. Les uns ont beaucoup plus insisté sur les luttes et les exaspérations d'une âme condamnée à vivre sous la réglementation insupportable d'une loi réputée sainte, et les autres sur le trouble d'une intelligence qui s'efforce de repousser ce qui l'attire, et sur les remords d'une conscience qui se sent coupable de cruauté vis-à-vis de gens qu'elle estime et qu'elle voudrait aimer. Les uns et les autres ont expliqué le changement du persécuteur Saul, en tenant compte à la fois et du récit des Actes et des déclarations de l'apôtre dans ses épîtres. Paul donc se rend à Damas, en proie à la plus grande surexcitation d'esprit. Comme il approchait de la ville, un violent orage éclate ; le tonnerre tombe à côté de lui et le renverse par terre sans connaissance. Il est permis, si on le désire, de remplacer le coup de foudre « par quelqu'un de ces phénomènes atmosphériques qu'il n'est pas rare de rencontrer sous le ciel brûlant de la Syrie [1]. » Cette hypothèse pourrait même devenir un prétexte à brillants paysages. Paul se relève brisé, anéanti, presque aveugle. Évidemment c'est Jésus qui vient de l'avertir et de le frapper. Alors tout se confond dans son âme, sa pensée prend un corps, elle s'objective. Le Christ lui est apparu, il l'a vu, il lui a parlé. C'est dans cette agitation qu'il arrive à Damas. Là il demeure trois jours sans voir personne. Ses compagnons répandent dans la ville le bruit de ce qui lui est advenu. Ananias, chrétien zélé, homme fervent, reconnaît le doigt de Dieu dans ce qui est arrivé

[1] Stap, *Études historiques et critiques sur les origines du christianisme*, p. 62. Paris 1864.

à Paul. Sous l'influence de cette idée il a une vision, et il va trouver celui qu'il considère déjà comme un adepte. Paul, de son côté, a dû songer à Ananias, dont la réputation de piété lui était connue, et encore cette fois sa préoccupation s'est transformée en vision. C'est alors qu'ils se rencontrent. Quant à la guérison de Paul, elle n'a rien de surnaturel: Paul avait été ébloui et non pas aveuglé. Quelques jours passés dans l'obscurité devaient amener son rétablissement. Les taies qui tombèrent de ses yeux, lorsque Ananias lui imposa les mains, pouvaient fort bien s'y être formées dans l'intervalle qui s'écoula entre le jour de l'orage et le moment de la guérison.

Cette explication a soulevé contre elle une foule d'objections pour le moins inutiles[1]. Les interprétations du genre de celle que nous venons de retracer, peuvent constituer un jeu d'esprit fort ingénieux, un tour de force remarquable, mais elles ont le tort d'être arbitraires et d'altérer les faits sous prétexte de les expliquer. Elles aboutissent, en définitive, à substituer à une catégorie d'événements une autre catégorie d'événements. On remplace le miracle de la multiplication des pains par l'hypothèse de magasins secrets, de provisions que les auditeurs avaient dans leurs poches, de l'extrême sobriété des gens qui accompagnaient Jésus. Si l'évangéliste raconte que Jésus ressuscita un mort, on ne repousse pas ce récit, mais on croit pouvoir en

[1] L'objection la plus fréquente est celle-ci : « Si l'impression que produisit sur Paul un orage était le seul fondement de l'apparition, on ne pourrait expliquer comment les compagnons de Paul crurent entendre quelque chose de semblable à ce qui lui arrivait » (Neander, *Hist.*, p. 73. Comp. Jean Humbert, *Thèse sur la conversion de saint Paul*, Genève 1814, J. J. Paschaud; Duvillard, Genève 1813).

inférer que le Christ fit sortir du tombeau un vivant. Les textes n'autorisent rien de pareil. Une telle exégèse d'ailleurs est bien inconséquente au point de vue théologique, « car, dit excellemment M. Renan, si les narrateurs sacrés ne méritent aucune foi sur les circonstances, pourquoi tenir si fort à leur véracité sur le fond du récit[1]? »

Au reste, ce n'est pas seulement l'école rationaliste qui se permet d'interpréter et de modifier le passage des Actes sur la conversion de saint Paul. Les peintres se donnent également libre carrière lorsqu'ils représententsaint Paul précipité de son cheval à terre, et ses compagnons s'efforçant d'arrêter leurs chevaux effrayés[2]. Enfin, il n'est pas jusqu'aux écrivains catholiques qui ne se permettent des arrangements assez pittoresques. « Saint Paul, dit la biographie catholique, est surpris aux portes de Damas, lui et ses compagnons, par un violent orage, convulsion de la nature qui réagit sur la convulsion de son âme[3]. »

V.

D'autres théologiens, renonçant à considérer les Actes des apôtres comme l'histoire générale et fidèle des premières années du christianisme, et croyant remarquer qu'ils ne sont pas écrits dans une intention

[1] Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 146. Paris 1858.

[2] Voir en particulier une gravure de Le Clerc (*L'histoire sacrée d'après les plus grands peintres, sous la direction de Le Bas*, 69). Id. de B. Picard, Bible de Mortier; Rubens, *Conversion de saint Paul.*

[3] *Biographie catholique*, t. II, p. 248. Paris 1843. Ouvrage approuvé par N. S. P. le Pape.

uniquement historique, n'hésitèrent point à déclarer qu'il faut regarder cet ouvrage comme l'œuvre apologétique d'un Paulinien, comme un essai de conciliation des deux partis qui divisaient la société chrétienne. Baur, en particulier, s'efforça de démontrer que l'auteur de ce livre sacrifie l'histoire à des vues personnelles, qu'il ne se fait pas scrupule de dénaturer les faits et de les inventer au besoin. Toutes les fois donc qu'on se trouve en présence d'une narration des Actes, on doit se demander dans quel intérêt elle est faite, à quelle tendance obéit l'écrivain. Dans le récit de la conversion il ne faut voir autre chose que l'histoire de la crise d'une âme qui passe des ténèbres, où elle se débattait, à la possession de la pure lumière. Les circonstances merveilleuses du récit de Luc sont une enveloppe, un voile; la lumière du chemin de Damas, c'est un rayon divin qui descend dans l'âme angoissée de Paul; la cécité qui le frappe, est le symbole de l'état d'une âme qui sent tout à coup son passé s'écrouler; le recouvrement de la vue, c'est l'illumination produite par une doctrine nouvelle[1].

Nous ne nous attarderons pas à démontrer que cette théorie fait violence au texte; non-seulement il n'est pas naturel, mais il n'est pas même vraisemblable que Luc, en racontant la conversion de Paul, ait voulu

[1] Baur, *Paulus*, 70-71. D'après Baur, la substance du mythe, c'est l'objectivation de l'idée subjective. La tradition ne pouvait se contenter de l'idée abstraite d'une révélation de Christ à Paul : elle devait, d'une manière ou d'une autre, aboutir à un fait extérieur (*Paulus*, p. 68, 1845). Dans cette hypothèse, le récit des Actes n'est qu'une explication dramatique et populaire d'un fait spirituel. Grotius avait déjà fait remarquer qu'on peut expliquer allégoriquement certains passages du récit (Baur, *Paulus*, p. 71).

écrire une allégorie. Les faits de vision, d'apparition surnaturelle, de guérison miraculeuse, qui sont exposés dans le livre des Actes, ne présentaient rien d'étrange aux écrivains du premier siècle ou même du second, si l'on veut reculer jusqu'en 150 la rédaction de notre document. En les racontant, un écrivain de ce temps avait la prétention de composer une histoire et non une fiction. Cette théorie tombe sous le coup des reproches qu'on peut adresser à l'école rationaliste : celle-ci mettait un fait naturel à la place d'un fait surnaturel, celle-là met une idée à la place d'un fait.

Les Clémentines expliquent la conversion de saint Paul d'une manière moins subtile. D'après elle, Paul peut être un imposteur : « Pourquoi te croirait-on, dit Pierre à Paul déguisé sous le nom de Simon, lorsque tu prétends que Jésus s'est montré à toi ? Comment te serait-il apparu, puisque tes opinions sont contraires à son enseignement[1] ?» Il peut être aussi le jouet d'une illusion : « Celui qui ajoute foi à des visions ou à des rêves demeure incertain, car il ignore à qui il croit. » Il peut être également un instrument du démon : « Les visions, dit Pierre, peuvent provenir des démons aussi bien que de Dieu[2]. »

Voltaire y met encore moins de finesse. Il regarde la conversion de Paul comme un résultat de son irritation contre les Pharisiens, « soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit pour toute autre cause[3]. » Cette opinion a été reproduite par M. Vien-

[1] *Clementis Homiliæ*, XVII, 19.

[2] *Clementis Homiliæ*, XIV. Comp. *Revue de théologie*, 3e vol., p. 141, article de M. Kayser sur les *Homélies clémentines*.

[3] Voltaire, *Dict. philosoph.*, t. VI, p. 271. Bâle 1786.

net, de l'Académie française. « Les Ébionites, calomniateurs de Paul, dit-il, attribuèrent sa conversion subite à une cause mondaine. Saul, à ce qu'ils assuraient, ne s'était fait *juif* que dans l'espoir d'épouser la fille de Gamaliel, et il ne se fit chrétien que pour se venger du refus du père. *Sa conformation prêtait à cette calomnie*, car suivant les actes de saint Thècle, dont saint Jérôme et saint Augustin affirment l'authenticité, Saul était gros, court, large d'épaules. Sa tête était chauve, ses jambes crochues et ses sourcils noirs se croisaient sur son nez énorme[1]. »

VI.

Éternelle histoire du dévouement et du génie : ils sont méconnus, insultés, bafoués! Les hommes à qui Dieu a donné pour mission de sauver le monde accomplissent leur œuvre au milieu de l'inintelligence générale et de l'universelle vanité. Persécutés par leurs contemporains, abandonnés par leurs amis, sans cesse exposés aux coups de la bassesse et de l'envie, ils vont, à travers les réalités les plus douloureuses, à la poursuite de l'insaisissable idéal. Dans la voie royale du devoir où ils sont engagés ils ne connaissent ni les hésitations ni les faiblesses; rien ne les lasse et rien ne peut les arrêter. Ils rompront, s'il le faut, l'unité de leur vie : Pharisiens hier, ils seront chrétiens aujourd'hui, bravant ainsi l'outrage des esprits timides et lâches et s'exposant, par amour de la vérité, à la qualification

[1] Viennet, *Dict. de la conversation et de la lecture*, t. XLII, p. 378. Paris 1837.

terrible d'apostat. Et qu'importe, après tout, l'injustice des hommes ? Le ciel est dans leur cœur et Dieu leur montre le chemin. Quand la méchanceté et la raillerie s'efforceront de les déshonorer, ils parleront de leur pauvreté glorieuse, du pain de chaque jour acquis au prix de leur travail, ils montreront leur corps amaigri par le jeûne et martyrisé par la souffrance. Qui donc a supporté plus qu'eux le poids de la lutte et la chaleur de la journée? Qui donc oserait contredire lorsque saint Paul s'écrie: « Je suis plus que mes ennemis, j'ai souffert plus de travaux, plus de blessures, plus d'emprisonnements ; j'ai été souvent exposé à la mort; j'ai reçu des Juifs, en cinq occasions différentes, trente neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai fait de nombreux voyages et je me suis trouvé en danger sur les rivières, en danger de la part des voleurs, en danger parmi mes compatriotes, en danger parmi les païens, en danger dans les villes, en danger dans les déserts, en danger sur la mer, en danger parmi les faux frères ; j'ai enduré toutes sortes de peines et de tourments ; j'ai été exposé à des veilles et à des jeûnes fréquents, à la faim, à la soif, au froid et à la nudité... Je suis assiégé chaque jour par les soucis que me donnent toutes les Églises. Qui est en souffrance, que je ne souffre aussi? Qui vient à tomber que je n'en éprouve une vive douleur[1] ?... Je me suis fait tout à tous afin d'en sauver au moins quelques-uns[2]. » Qui donc aurait la déloyauté de méconnaître l'immensité de cet amour et la sublimité de ce dévouement?... Qui donc ?

[1] 2 Cor. XI, 23-30.

[2] 1 Cor. IX, 22.

Ceux-là mêmes qui vivent à côté de Paul et comme lui se réclament du nom de Jésus. Les paroles qui sauvent le monde commencent par tuer ceux qui nous les apportent; le bien ne se réalise ici-bas qu'au prix de la douleur et du déchirement. Le monde vibre encore sous la parole de Paul: Corinthe, Athènes, Rome l'ont entendue; partout, à la voix de l'apôtre, des préjugés se sont effacés, des hommes se sont convertis, des églises se sont élevées. Il a jeté dans le monde les idées de sainteté et d'abnégation qui s'empareront un jour de toutes les consciences; il a fait entrevoir à son siècle les lointaines perspectives d'un avenir nouveau et radieux. Eh bien! pendant qu'il est là, debout dans la misère et dans la persécution, la calomnie et l'étroitesse dénaturent ses intentions, méprisent son courage, flétrissent sa conduite et lui jettent à la face les noms de traître et d'imposteur. Plus tard, alors qu'il est tombé victime de sa foi et de son héroïsme, ces accusations se renouvellent, s'accréditent, s'augmentent, et l'apôtre martyr devient pour un grand nombre l'incarnation de l'hérésie et le type du mal.

La postérité a-t-elle au moins effacé par l'unanimité de son admiration et la vivacité de sa reconnaissance l'ignominie de ces attaques et le scandale de ces insultes? Celui-là connaîtrait bien peu les hommes et l'histoire qui aurait pu le penser un moment. Au milieu du conflit et du cahos des opinions déposées par les siècles, le malentendu se glisse si facilement et la passion court si vite le risque de s'égarer! Les grandes idées et les grands hommes sont les drapeaux de nos contradictions: nous ne les voyons pas en eux-mêmes et tels qu'ils sont véritablement, mais nous les aperce-

vons à travers le prisme de nos sympathies ou le voile de nos intérêts, et il arrive qu'un jour un homme d'infiniment d'esprit et qui fut souvent un homme de cœur, tout préoccupé de battre en brèche le catholicisme et trop absorbé par le présent pour bien apprécier le passé, se livre vis-à-vis de saint Paul aux insinuations les plus déloyales et les mieux démenties!

VII.

Au terme de cette revue des opinions, notre demande reste sans réponse et nous en sommes encore à chercher comment s'est accomplie la conversion de Saul. Si l'explication par le miracle seul est inacceptable, si l'hypothèse de la préparation morale complétée par le miracle est contradictoire et non recevable, si la supposition rationaliste est arbitraire, si l'explication symbolique ne l'est pas moins, si les assertions des Clémentines et de Voltaire sont tout simplement brutales et frivoles, à quel parti faut-il nous rattacher? En sommes-nous réduits à confesser qu'il y a là pour nous un fait inexpliqué et qui doit à tout jamais rester inexplicable? Si Dieu n'est pas intervenu, si les Actes ne disent pas vrai, s'écrie M. Monod, comment expliquer le changement de Paul? « Non, tenez, vous avez beau faire, vous n'en sortirez que par la foi; à moins qu'impuissant pour expliquer autrement l'inexplicable changement de Saul, vous n'essayiez, en désespoir de cause, de le nier[1]. »

Il y a quelque chose de plus simple à faire c'est de

[1] Ad. Monod, *Saint Paul*, p. 99.

le raconter d'après saint Paul lui-même. L'intelligence de ce fait doit être demandée aux épîtres de Paul et aux épîtres seules. Tenter d'expliquer les Actes par les épîtres et les épîtres par les Actes c'est essayer de concilier les contradictoires. Il y a pour nous incompatibilité entre le récit des Actes et les épîtres. Nous allons tout d'abord nous efforcer de le démontrer.

Le silence de Paul sur les événements du chemin de Damas est une première preuve de la non-historicité du récit des Actes. On le sait, l'apostolat de Paul était fondé sur les visions dont il prétendait avoir été honoré[1]. Mais c'était précisément cet honneur, ce privilége qu'on lui contestait. Les accusations répétées par les Clémentines avaient dû souvent lui être adressées. On connaît toute la violence de la lutte de l'apôtre des Gentils contre le parti judaïsant[2]. Paul, attaqué de toutes parts, menacé de voir son œuvre réduite à néant, se vit contraint à la défense la plus énergique; il ne dut rien négliger de ce qui pouvait faciliter le succès de sa cause, le triomphe de ses prétentions. Dans un pareil moment comment aurait-il oublié de rappeler les événements de Damas, lui si jaloux de la dignité d'apôtre qu'on lui contestait! On parlait de l'insuffisance de ses titres matériels; on disait qu'il n'avait jamais reçu une institution divine formelle; mais quoi, les hommes qui marchaient avec lui quand le Sauveur lui apparut et lui parla ne pouvaient-ils pas attester le

[1] Baur, *Das Christenthum*, p. 59. Comp. Jean Vèzes, *Essai critique sur l'apostolat*, p. 43, 44; P. Jalaguier, *Une vue de la question scripturaire*, p. 108, 109. Toulouse 1863.

[2] Comp. Reuss, *Hist. de la théol.*, t. II, p. 514, 515. — Nicolas, *Études critiques sur la Bible*, p. 255, 256.

contraire? Ils avaient été témoins du miracle, ils avaient entendu la voix, ils avaient conduit Paul aveugle à Damas. Et jamais Paul ne songe à en appeler à leur témoignage, il ne les cite jamais, il n'y fait pas même allusion!

Le silence de Paul n'est pas le seul argument que nous fournissent les épîtres; les paroles de l'apôtre sont encore plus décisives. Voici, en effet, comment Paul raconte sa conversion dans l'épître aux Galates: «Vous avez entendu parler, dit-il aux Galates, de la conduite que j'ai tenue autrefois dans le judaïsme, de la rigueur que je mettais à poursuivre et à dévaster l'Église de Dieu; vous savez que j'étais plus avancé dans le judaïsme que plusieurs des compatriotes de mon âge, étant animé d'un beaucoup plus grand zèle pour les traditions de mes pères. Mais quand il plut à Dieu, qui m'a mis à fort dès le sein de ma mère et qui m'appelle par sa grâce, de me révéler intérieurement son Fils, afin que je l'annonçasse parmi les Gentils, aussitôt, sans prendre conseil de la chair et du sang, sans me rendre non plus à Jérusalem auprès des apôtres qui m'ont précédé, je me rendis au contraire en Arabie, puis je revins à Damas[1].»

Si on veut bien se reporter aux diverses narrations de Luc et les comparer avec les lignes que nous venons de traduire, on ne tardera pas à s'apercevoir que le miracle de Damas, avec toutes ses circonstances de lumière surnaturelle, de voix entendue, de gens épouvantés, avec tout ce cortége de visions accordées à Ananias et à Paul, ne saurait être contenu dans cette phrase: «quand il plut à Dieu.... de me révéler intérieurement

[1] Ép. aux Galates I, 13-18.

son Fils.» Non-seulement les affirmations de Paul ne sauraient se confondre ou s'amalgamer avec les assertions des Actes, mais encore elles s'excluent réciproquement. Dans le premier cas il est question d'un fait entièrement subjectif[1], d'une révélation intérieure; dans le second, d'un phénomène externe, d'un fait magique. L'argument tiré de ces mots du v. 17 : « puis je revins à Damas, » prouve contre ceux qui l'invoquent[2]. On raisonne ainsi : Si Paul revint à Damas, c'est donc de là qu'il était parti; c'est donc là qu'il avait été converti. On a de cette façon une preuve de la main même de l'apôtre en faveur de la vérité des Actes. C'est le raisonnement opposé qui serait juste : puisqu'on se croit autorisé à conclure du membre de phrase cité plus haut que les paroles de Paul et le récit de Luc se rapportent à un même fait, et que, d'un autre côté, ce fait est raconté par les deux auteurs d'une manière qui implique contradiction, il est permis de dire que la légende a fait son œuvre et que Luc se trompe. Personne, j'imagine, ne viendra soutenir que lorsque Paul parle de ce qui lui est personnel, il faut croire ceux qui le contredisent.

VIII.

Saint Paul se représente sa conversion : 1° comme un effet de la grâce irrésistible de Dieu[3]; 2° cette conversion date pour lui du moment où Dieu lui révéla son

[1] ἀποκαλύψαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἐν ἐμοί. — « Le ἐν ἐμοί indique naturellement ce qui est intérieur » (Neander, *Hist.*, 76).

[2] Palcy, *Horæ Paulinæ*, Nîmes 1809, p. 150, 151.

[3] Gal. I, 15.

Fils intérieurement[1]; 3° cette révélation intérieure eut pour conséquence immédiate de conférer à saint Paul ce qu'il regardait comme son apostolat, la prédication de Christ parmi les Gentils[2].

Dans une autre épître, saint Paul, défendant sa mission, s'écrie : « Ne suis-je pas apôtre? est-ce que je n'ai pas vu notre Seigneur[3]? » Ici la révélation intérieure fait place à une vision, et de cette vision saint Paul fait dériver ses droits à l'apostolat. Qu'est-ce à dire? y a-t-il entre ces deux passages une contradiction, ou bien faut-il ramener la vision à une révélation intérieure?

L'expression dont se sert l'apôtre pour indiquer qu'il a vu le Seigneur[4] ne permet pas d'accepter la dernière hypothèse. Paul entend parler de deux faits distincts; cela paraît plus évident encore quand on se reporte au chap. XV de la première épître aux Corinthiens. Paul énumère les diverses apparitions de Jésus après sa résurrection : « il a été vu par Céphas, dit-il, puis par les Douze; ensuite il a été vu par plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivent encore maintenant, mais dont quelques-uns sont morts; ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les apôtres, et enfin, après eux tous, il a été vu par moi[5]. » Ces apparitions ne sauraient être ramenées à une révélation intérieure, et pourtant l'apôtre déclare tenir sa mission, tantôt de cette révélation, tantôt de cette vision. Si ces deux faits

[1] Gal. I, 16.
[2] Gal. I, 16.
[3] 1 Cor. IX, 1.
[4] ἑωρακα.
[5] 1 Cor. XV, 5-9.

ne sont pas identiques, ils sont dans un tel rapport de simultanéité, que Paul croit pouvoir indifféremment en appeler au premier ou au second. Non-seulement ils se complètent, mais ils s'attirent l'un l'autre. L'âme fortement impressionnée par Christ s'exalte et voit le Sauveur : quand Jésus se montre à cinq cents personnes, ces cinq cents personnes sont des « frères. »

Saint Paul a donc « senti » Jésus-Christ et il l'a vu. Il y a dans sa conversion trois choses : une idée, un sentiment et un fait extraordinaire.

IX.

Pour bien juger un homme, il faut le voir dans son siècle et dans son pays. Les plus puissants génies n'échappent pas à l'influence de leur époque et sont assujettis par quelque côté aux idées et aux traditions de leur race. Saint Paul était juif : « Par religion, par piété, par dévotion, les Juifs recourent toujours à Dieu. Le gain qu'ils font dans leur commerce est un présent de Dieu ; s'ils éprouvent un désir, c'est Dieu qui y dispose leur cœur; s'ils conçoivent une idée, c'est Dieu qui leur a parlé [1]. » Cette tendance à tout rapporter à Dieu était plus particulièrement accusée à l'époque où vécut saint Paul et dans le milieu où il se développa. Les malheurs du peuple juif, le joug de la domination romaine avaient redoublé l'intensité des croyances messianiques. On attendait le Messie, on l'attendait comme un libérateur : il devait venir fonder le royaume dont la puissance se maintiendrait par la

[1] Spinosa. *Traité théologico-politique*, p. 69 (Ed. Saisset).

force de Jéhovah et dont la gloire éclaterait jusqu'aux extrémités de la terre. Les Pharisiens, parmi les Juifs, étaient les plus exaltés dans leurs espérances : ils conservaient et entretenaient parmi leurs compatriotes la croyance au triomphe prochain du peuple de Dieu. Ces espérances les avaient amenés par un développement naturel et progressif à la doctrine de la résurrection. La résurrection leur apparaissait « comme le moyen direct, la condition préalable du royaume messianique terrestre[1]. » La pensée d'une résurrection des corps, suivie d'une béatitude éternelle, devint une des consolations du peuple israélite[2]. Cette idée néanmoins rencontra des contradicteurs parmi les Juifs; les Sadducéens niaient la résurrection, et le résultat de leurs négations fut de rendre cette croyance plus chère au parti pharisien, qui s'était en quelque sorte voué à sa propagation et à sa défense.

Saint Paul n'était pas simplement Israélite, il était aussi Pharisien et Pharisien zélé. Il attendait la venue du Messie et croyait fermement à la résurrection. Or à côté de lui on disait que le Messie était venu ; on ajoutait qu'il avait été méconnu, mis à mort, et qu'il était ressuscité; il s'était montré à plusieurs de ses disciples, et le bruit de ces apparitions s'était répandu. Sans doute bien des gens, et surtout la secte à laquelle appartenait Paul, contestaient la réalité de ces prodiges, mais enfin la possibilité d'une résurrection n'était pas mise en doute. Lorsque le jeune Pharisien se disait que le fait n'était pas réel, son intelligence le lui montrait cependant comme possible. Il se sentait à

[1] Voir Reuss, *Hist. de la théol. chrét.*, t. I, p. 77.

[2] Nicolas, *Doctrines des Juifs*, p. 326.

la fois attiré et repoussé ; si les apparitions étaient vraies, quel argument contre les Saduccéens[1] ! Mais, d'un autre côté, quelle humiliation et quelle déchéance pour les Pharisiens, qui avaient fait mettre à mort Celui qu'on proclamait le Messie ; pour ces Pharisiens, que Jésus avait attaqués avec tant d'ardeur, dont il avait raillé les affectations d'austérité, dont il avait dénoncé l'étroitesse et flétri l'orgueil ! Et puis, si Jésus était ressuscité, la loi, cette loi à laquelle Paul avait demandé le salut, devenait impuissante ; le Nazaréen n'avait-il pas dit : Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut une autre justice que celle des Pharisiens[2]. Paul s'efforçait d'apaiser ses doutes en redoublant de zèle pour les traditions de ses pères, et en poursuivant à outrance l'Église de Jésus[3].

Mais ces persécutions l'irritaient, et la servitude de la loi lui devenait de jour en jour plus insupportable. Qui sait si d'effrayantes appréhensions ne vinrent pas à certaines heures augmenter ses angoisses ? qui sait si le souvenir de quelques-uns de ces sectaires, qu'il avait fait souffrir et qu'il avait vus joyeux et invoquant le Christ au milieu des douleurs, ne vint pas l'obséder à certains moments ? Ce persécuteur farouche était un homme de cœur ; il avait entendu parler d'un Dieu consolateur, d'un Dieu sauveur qui sèche les larmes et apaise les tourments ; elle était venue jusqu'à lui, la voix de celui qui avait dit : Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. Un jour toutes ces agitations, tous ces remords, toutes ces espérances s'emparèrent

[1] Comp. Actes XXIII, 6-10.
[2] Matth. V, 20.
[3] Gal. I, 13, 14.

de tout son être : alors, plus que jamais, il se sentit sous la main de Dieu, et il vit clairement — projection sublime de sa pensée inquiète et de sa conscience troublée — le Fils de Dieu, qui dominait et dénouait le drame de son existence[1].

X.

Une objection très-grave a été présentée contre cette manière d'envisager la conversion de saint Paul par l'homme éminent dont les travaux ont si puissamment contribué au développement et au succès de cette littérature religieuse, qui sera l'une des gloires de notre siècle. « On a pu chercher, dit M. Reuss, à expliquer psychologiquement la conversion de saint Paul, mais elle se présentait toujours à son esprit comme un événement parfaitement inexplicable par des causes naturelles, dont sa mémoire ou sa réflexion lui aurait dû d'abord faire retrouver les traces[2]. » Sans doute, cela serait exact, si saint Paul avait eu les habitudes d'analyse psychologique qui sont familières aux penseurs de notre temps ; mais dès que Paul a reconnu comme venant de Dieu un événement, il ne s'inquiète pas des causes qui ont pu le faire naître ; pour lui, Dieu répond à tout et suffit à tout. Dans ce système on ne cherche pas à se rendre compte du miracle ; l'intervention immédiate de Dieu est chose naturelle et normale. Les extases, les visions, les révélations sont en très-grand

[1] « Ceux-là, dit Pascal répétant une parole de saint Augustin, ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent » (*Pensées de Pascal*, p. 462, édit. Sovandre).

[2] Reuss, *Hist. de la théol. chrét.*, t. II, p. 38.

nombre dans la vie de saint Paul. Outre l'apparition du Christ, qui détermina sa conversion, nous trouvons une révélation en vertu de laquelle il se rendit à Jérusalem, un ravissement au troisième ciel, un entretien avec le Seigneur, et de nombreuses révélations relatives à la doctrine qu'il prêchait[1]. Nous négligeons les visions et les révélations des Actes : la vision à la suite de laquelle il passa en Macédoine, celle qui l'encouragea à rester à Corinthe, une troisième qui lui annonça son voyage à Rome, une quatrième sur le vaisseau qui le conduisait dans cette ville[2].

L'objection tirée de la netteté et de la vigueur de l'intelligence de saint Paul, qui auraient dû le préserver de tout écart d'imagination et de tout entraînement illusoire, ne tient pas compte des faits les mieux attestés. On oublie trop facilement que Paul croyait à la prochaine venue du Seigneur[3]; il se représentait le Christ descendant du ciel, entouré de flammes et d'anges, annoncé par le son des trompettes. « Le Seigneur lui-même descendra du ciel dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange et par la trompette de Dieu[4]. » Ailleurs l'apôtre s'exprime ainsi : « Le mystère d'iniquité opère déjà, il faut seulement que celui qui le retient maintenant soit détruit, et alors paraîtra cet impie que le Seigneur anéantira par le souffle de sa bouche et fera périr par l'éclat de sa présence. Cet impie viendra avec la force de Satan, avec

[1] Pour tous ces passages, voir : Gal. II, 2; 2 Cor. XII, 1 et suiv.; id., 9; Éphés. III, 2; 1 Thess. IV, 15; Rom. XI, 25; 1 Cor. XV, 51 etc.

[2] Voir Scherer, *Revue de théol.*, 3e vol., p. 351.

[3] Scherer, *Mélanges d'hist. relig.*, p. 118.

[4] 1 Thess. IV, 16.

toute sorte de pouvoir; il fera des prodiges et de faux miracles[1]. » La première épître aux Corinthiens montre combien l'esprit de Paul est préoccupé de la proximité du retour du Christ; beaucoup d'entre les contemporains de l'apôtre vivront encore quand retentira la dernière trompette: « Voici un mystère que je vous révèle: c'est que nous ne mourrons pas tous, mais que nous serons tous changés. Cela se fera en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles; et nous, nous serons changés[2]. » En vain prétendrait-on qu'il n'est pas possible de rien conclure d'une erreur de croyance partagée par saint Paul contre la réalité objective de sa vision du Christ, car c'est aussi du Christ qu'il déclare tenir l'assurance de la parousie. « Nous vous affirmons ceci, que nous tenons du Seigneur, c'est que nous qui vivrons encore à son avénement, nous ne précéderons point ceux qui sont morts. Le Seigneur lui-même descendra du ciel etc.[3] »

La conversion de Paul, telle que nous l'avons comprise, est à la fois une œuvre personnelle et impersonnelle, le produit de son temps et le produit de son intelligence et de sa conscience. Elle a son côté relatif, la vision miraculeuse; elle a son côté absolu, l'intelligence trouvant le vrai qu'elle cherche, la conscience se plaçant en face de ses iniquités, confessant ses fautes et les expiant. Les mots d'*hallucination* et de *folie* dont

[1] 2 Thess. II, 7-10. Voir Reuss, *Hist. de la théol.*, t. II, p. 231.

[2] 1 Cor. XV, 51, 32. Voir Scherer, *Revue de théol.*, 11e vol., p. 161, 162.

[3] 1 Thess. IV, 15 et suiv.

on s'est servi, tantôt dans l'intérêt de je ne sais quelle incrédulité mesquine et frivole, tantôt pour arrêter la libre recherche dans l'histoire et faire hésiter devant la vérité, ne seraient pas de mise en cette occasion. Et d'ailleurs, que signifient ces expressions violentes? Ceux qui s'en servent les appliquent-ils indifféremment à l'homme de génie et aux insensés vulgaires? Connaissent-ils dans tous leurs détails la théorie et l'histoire des idées représentatives? Pourraient-ils démontrer que les phénomènes de l'histoire ne s'expliquent pas par des lois mentales? Socrate cesse-t-il d'être pour eux un grand philosophe, parce qu'il avait un démon familier? Ne sont-ce pas jusqu'ici les paroles passionnées, les génies ardents et enthousiastes qui ont remué et sauvé le monde? Sans doute un homme de génie soumis à des extases nous apparaît comme un être étrange, mais pourquoi? Parce que nous ne croyons plus aux extases. Autrefois, et dans certaines crises, on n'aurait pas été complet sans cela. Ne nous en plaignons pas. Au fond de toutes ces visions il y a l'amour qui s'exalte, la conscience qui s'affirme, l'imagination qui monte jusqu'à Dieu. Avant d'avoir été abaissé par le contact des réalités humaines, Mahomet entend des voix célestes; saint Bernard et François d'Assise entrent en communication avec les puissances divines; l'amour de la patrie ouvre le ciel à Jeanne Darc et fait d'une paysanne la plus sainte des héroïnes. Plus tard, quand nos pères, les protestants, mouraient dans les persécutions, ils recevaient d'en haut des appels qui exaltaient leur courage, ils entendaient dans le ciel des concerts qui ravissaient leurs âmes. La nature n'existait plus pour eux: ils vivaient dans l'infini

de la conscience et dans les rêveries de l'idéal. Et ces visions dont ils nous parlent, nous, leurs fils reconnaissants, nous devons les regarder comme les réalités les plus chimériques et les plus augustes des vérités.

Vu par le président de la soutenance,
ED. REUSS.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 24 novembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.